

1976 - juillet 1968
Spectacle du
monde DON MOSER

TERRORISME A SAIGON

Saigon, immense ville asiatique, aux quartiers populaires surpeuplés, bruyants, étendus, s'ouvre directement sur la campagne, les rizières, la jungle. Y entre et en sort qui veut. C'est la cible idéale du terrorisme. Les explosifs modernes sont d'un maniement aisé, sous un petit volume. Le terroriste, en outre, fait bon marché de la vie de ses compatriotes et, pour détruire un véhicule militaire, n'hésite pas à tuer dix passants. Facilités de manœuvre, absence totale de scrupules, il a, au départ, beaucoup d'atouts dans son jeu.

Les attentats, les tirs aux roquettes s'y succèdent. Mais la ville est si grande que, sauf les voisins immédiats, le reste de la population n'apprend les choses qu'au fur et à mesure, par la presse ou par oui-dire. C'est le théâtre d'une guerre secrète, impitoyable.

Don Moser, de « Life », tente d'en reconstituer ici l'atmosphère.

L'après-midi s'achevait. Ayant synchronisé leurs montres et vérifié une dernière fois leur plan, les trois hommes se frayèrent un passage à travers la foule des piétons et des voitures, et parvinrent au marché de Ong Lanh : Sam et Tam sur leurs motos, et Trong sur sa bicyclette. La paysanne était là,

Terrorisme aveugle : cette femme est morte.

assise entre ses paniers, juste à l'endroit que Sam lui avait indiqué.

A califourchon sur sa moto, Sam examina un moment les lieux, puis marcha nonchalamment vers la femme et entreprit de marchander le sucre brut qui emplissait les paniers. Il se baissa, comme pour tâter la marchandise. De chaque panier sortait, sur le côté, un fil métallique. La veille, dans la zone secrète à l'extérieur de Saigon, Sam avait soigneusement branché le détonateur et il retrouvait la bombe parfaitement en place. Il avait subi un entraînement méticuleux, mais comme c'était la première opération qu'il montait lui-même, il tenait à ce que tout marchât sans à-coups.

Aidé de la femme, il porta l'un des paniers sur la bicyclette de Trong et l'y attacha, le fil métallique en dehors. Pendant ce temps, Trong et Tam ficelaient l'autre panier sur la moto de Tam. A supposer qu'un passant les observât, il ne verrait que des gens en train d'acheter du sucre.

Sam enfourcha ensuite sa moto et gagna un parc au bord de l'eau. Il s'assit sur un banc, petit homme effacé, insignifiant. Peu après Tam arriva, puis Trong. Ils ne s'adressèrent pas la parole. Et l'attente commença.

Sam, non-fumeur, se mit à fumer. Il lut le journal. Il regarda les Américains qui s'amusaient sur la rivière, filant sur de rapides canots automobiles ou flânant sur de petits voiliers. En fait, il ne cessait de se tourmenter au sujet de Trong, âgé seulement de 19 ans, qui était nerveux et n'avait jamais encore participé à une opération de ce genre. Il avait avoué qu'il avait peur que la bombe n'explosât trop tôt, alors qu'il serait encore sur la bicyclette, et Sam s'était efforcé de le rassurer : « Ne te tracasse pas. Ils ont préparé les montres eux-mêmes, d'excellentes montres, et ils les ont essayées soigneusement. Calme-toi ! »

A 7 h 45 précises, Sam sortit de sa poche un bracelet montre augmenté d'une minuscule batterie. Il n'y avait plus d'aiguilles pour les secondes et les heures. Sam ramena la troisième

aiguille à 40 minutes exactement en arrière d'un trou sur le cadran, d'où sortait un fil métallique. A 8 h 25, l'aiguille toucherait le fil, fermerait le circuit et ferait exploser la bombe.

Trong prit l'objet et revint à sa bicyclette. Faisant semblant d'arranger quelque chose, il brancha rapidement la montre sur la bombe cachée dans le panier et répartit le sucre par-dessus. Alors, au lieu d'attendre un quart d'heure comme convenu, il enfourcha le vélo et partit à fond de train. Sam ouvrit de grands yeux, se rua sur sa moto et se précipita sur les traces du garçon. Toute l'opération risquait d'échouer, car Trong rangerait son engin devant l'objectif quinze minutes trop tôt, et cette bicyclette abandonnée avec son gros panier risquait d'attirer l'attention de la police. Sam, roulant parallèlement à Trong, tenta d'attirer son attention, mais le jeune homme, les traits tirés par la peur, pédalait comme un forcené et ne le vit même pas.

Sam gagna alors le restaurant flottant My Canh, rendez-vous des Américains et de leurs amis vietnamiens. Trong arriva quelques minutes plus tard, gara sa bicyclette, selon les ordres, près de l'entrée du restaurant, et s'enfuit. Trop tôt, trop tôt !

A 8 h 15 précises, en vieux routier, Tam arriva à son tour et rangea paisiblement sa moto de façon que le fil métallique sortant du panier fût dirigé vers le restaurant bondé de dîneurs ; après quoi il s'éloigna sans se presser, enfourcha la moto de Sam et se perdit dans le flot des véhicules. Trois minutes. Un peu plus loin, Sam faisait les cent pas. A 8 h 20 très exactement, la moto de Tam disparut dans un tourbillon de feu et de fumée qui crachait une pluie d'acier à travers le restaurant. Dans deux ou trois minutes, policiers, pompiers et soldats fourmillaient, en plein devant la seconde bombe placée sur la bicyclette de Trong.

Sam s'approcha sans hâte d'un taxi qui arrivait. « Bon Dieu ! fit-il en s'installant, il vient d'y avoir une de ces explosions ! » Il ne put entendre la seconde défla-

gration, car le taxi était déjà loin. Dans le restaurant gisaient 44 cadavres et 80 blessés.

Dans les deux années qui suivirent, et jusqu'à sa capture le 31 juillet 1967, **Nguyen Van Sam** dirigea 28 autres opérations terroristes à Saigon, tuant 58 Américains et Sud-Vietnamiens et en blessant 226. Son groupe était « l'unité d'action spéciale 69 » et faisait partie d'une des organisations terroristes les plus redoutables de l'Histoire : « F-100 ».

Au début de cette année, F-100 avait à son actif 250 morts et 1 400 blessés. Ses diverses cellules sont responsables de toutes les importantes opérations terroristes menées à Saigon depuis deux ans et demi : destruction du restaurant My Canh, plastiquage de l'ambassade américaine, ainsi que des hôtels Métropole et Victoria, où sont logés respectivement les engagés volontaires et le CQG de la police nationale.

C'est F-100 qui, déjà, avait lancé des roquettes sur la foule saigonnaise lors de la précédente Fête nationale et, lors de la visite du vice-président Humphrey, sur le Palais de l'Indépendance.

Loin d'être menées au hasard, ces opérations répondent à un plan établi avec un goût fanatique du détail, longuement répété, et exécuté chronomètres en main.

F-100 a ses cartographes, ses photographes, ses experts en démolition, un spécialiste qui transforme les bracelets-montres en détonateurs pour bombes à retardement, et même sa section « finances » et sa section « communications » !

De ses bases cachées dans la « zone secrète » des jungles de la province de Binh Duong, son chef, connu seulement sous le nom de Frère Hoang, dirige le terrorisme dans Saigon et les régions environnantes.

F-100 fut formée au début de 1965, lorsque les trois groupes terroristes de Saigon furent réunis sous un commandement unique. Bien que certaines de ses cellules les plus actives aient été

détruites par la police vietnamienne, sa puissance n'a cessé de croître.

Aujourd'hui, elle comprend des unités de tous genres, maquis, groupes, cellules, inter-cellules et unités d'action spéciale, comme l'unité 69 que dirigeait Sam.

Ses effectifs ont atteint parfois 1 200 hommes, et son arsenal inclut toutes les armes, depuis le mortier lourd jusqu'au lance-flammes artisanal.

Ses hommes se déplacent continuellement entre Saigon et la zone secrète, munis d'excellentes contrefaçons de cartes d'identité sorties des presses du Vietcong, voire de cartes authentiques volées dans les bureaux du gouvernement, et vendues au marché noir, de 5 000 à 20 000 piastres. En ville, la trésorerie inépuisable de F-100 entretient un vaste réseau de refuges, résidences privées ou petites boutiques.

L'utilisation de faux noms est facilitée par l'habitude vietnamienne de désigner les gens par leur numéro de filiation. Ainsi le fils cadet d'une famille est-il appelé « le troisième frère ». Les agents de F-100 ne sont donc connus généralement que par leur numéro familial et des initiales.

Nguyen Van Sam, par exemple, se nommait « 7-N ».

Le numérotage, en outre, sert de phrase de reconnaissance dans les rencontres entre agents. Le premier demande : « Êtes-vous le frère quatre ? » A quoi l'autre répond : « Oui; êtes-vous le frère six ? ». Le total des deux nombres devant donner le chiffre prévu par le code pour ce jour-là.

Bien entendu, **F-100**, pour sa sécurité, utilise le « cloisonnement » et « l'organisation verticale ». Dans ses nombreuses petites cellules, chaque homme ne connaît que son supérieur immédiat et les pseudonymes de ses camarades, qu'il ne rencontre que pendant le travail. Les messages sont rédigés à l'encre invisible, qu'on fabrique à l'aide de certaines plantes chinoises.

Ils sont souvent transportés par des étrangers au Vietcong, qui ignorent que le paquet qu'ils livrent renferme d'invisibles consignes pour faire sauter un

commissariat. Les boîtes aux lettres sont desservies par des gens qui ne se connaissent pas.

Pour plus de sûreté encore, les recrues initiées au sabotage dans les écoles de la zone secrète sont séparées pendant les classes par un rideau opaque, et ne peuvent aller se baigner que dans l'obscurité nocturne. On leur bande les yeux à l'arrivée et au départ.

L'entraînement se poursuit à Saigon même. Le postulant, installé en croupe de son chef sur une moto, est promené à travers la ville jusqu'à un objectif approprié, sur lequel il doit jeter une grenade. Le chef observe son comportement. Ainsi, la plupart des attaques à la grenade dans Saigon ne sont-elles sans doute que les « exercices d'entraînement » d'apprentis terroristes.

Pour faire entrer en contrebande armes et explosifs dans Saigon, F-100 utilise la « méthode de la fourmi ». Au lieu d'un unique convoi de 200 livres de TNT, on fait passer des paquets d'une ou deux livres, par une quantité de courriers, empruntant les diverses voies d'accès. Le TNT se fourre dans des tubes de bambous, les grenades dans des ananas, les messages dans des miches de pain ou des pommes de terre, et le plastic dans des endroits encore plus étonnants.

Témoin, l'histoire de cet officier américain, très sensible à la beauté féminine et qui, chaque matin, admirait les formes appétissantes d'une jeune Vietnamienne employée dans son bureau. Le soir, toutefois, lorsqu'elle repartait, l'officier la trouvait moins séduisante. Il commença par accuser sa propre fatigue, à l'issue de la journée de travail. Il conclut avec ennui qu'il devait vieillir. Enfin, un beau matin, il fit fouiller par la police la jolie personne, dont le soutien-gorge se trouva bourré de plastic. Il s'en fallait de peu qu'elle en eût emmagasiné assez pour faire sauter l'immeuble.

Dans le courant de 1965 et 1966, deux cellules de F-100 (**B-4**, dirigée par un diplômé ès sciences, expert

en démolition, dénommé **Tuan**, et **B-5**, commandée par un esprit supérieur appelé **Bay Be**) menèrent avec succès de spectaculaires opérations dans Saigon.

Travaillant généralement de concert, **Tuan** et **Bay Be** attaquèrent l'ambassade américaine et les hôtels Métropole et Victoria. Bilan : 43 morts et 457 blessés. Ils grenadèrent des bars et restaurants à travers la ville.

Leur plus bel exploit fut une attaque incroyablement audacieuse contre le QG de la police nationale, dans le style commando. **Bay Be** et ses hommes franchirent les portes extérieures dans deux cars, à l'abri d'un écran d'armes automatiques, tandis qu'un troisième car faisait sauter la porte centrale sous le nez des policiers. Puis, à la faveur d'une attaque de diversion sur un poste de police voisin, **Bay Be** et ses hommes s'enfuirent indemnes. La police vietnamienne étant directement responsable de la lutte anti-terroriste, cette attaque était pour elle particulièrement humiliante.

Sa « Branche spéciale » ouvrit la première brèche dans la forteresse ennemie au début de 1966, avec l'aide d'une femme agent double. Cette Mata-Hari vietnamienne s'arrangea pour devenir la maîtresse de **Tuan**, et même sa complice. Elle ouvrit une boutique de tailleur dont elle fit un refuge pour ses « camarades ». Du point de vue de **Tuan**, tout allait parfaitement. La fille l'aimait, et la boutique était une bonne couverture où les explosifs de la zone secrète arrivaient dans des pièces d'étoffe. En fait, la boutique était une « passoire » où les conversations étaient enregistrées sur des bandes que venait régulièrement récupérer une « bonne cliente ».

En janvier 1966, **Tuan** avait mis au point un plan magnifique pour faire sauter un cantonnement américain, l'hôtel Alabama, à l'aide d'une arroseuse municipale ingénieusement arrangée. Au-dessus : de l'eau, qui s'écoulait normalement quand on tournait le robinet. Au-dessous : 300 livres de

NT. Tuan et son groupe conduisaient une arroseuse vers l'Alabama lorsqu'ils furent arrêtés.

Bay Be, chef terroriste particulièrement actif, finit également victime de l'amour. Ayant entamé un flirt avec la femme d'un camarade, le mari outragé déserta le Vietcong et dénonça à la police le refuge de Bay Be, qui fut arrêté quelques jours plus tard.

Grâce à l'ingéniosité d'un capitaine de la Branche spéciale, cette capture apporta même « des dividendes ». Le capitaine força Bay Be à écrire à son commandant une lettre, dans laquelle il suggérait qu'on exploite la situation par une série de grenadages et attentats divers qui seraient mis fatalement sur le dos des bouddhistes. A cet effet,

il convenait de lui envoyer un certain nombre des meilleurs agents.

La lettre remonta la filière, F-100 approuva le plan et ses agents arrivèrent. La Branche spéciale arrêta ainsi dix responsables en une semaine. Par un hasard ironique, les Bouddhistes choisirent précisément ce moment pour créer des incidents, et le chef de F-100, complètement abusé, envoya à Bay Be un message de félicitations.

La destruction de ces deux cellules importantes porta un coup dur à l'organisation terroriste. Néanmoins, les cellules B-11 et A-4 entrèrent en action avec des armes lourdes, bombardant l'aérodrome de Tam Son Nhut et le centre de Saigon.

Cependant qu'à Cholon, quartier chinois

de la ville, un groupe de Chinois maoïstes se mettait au travail. Ses relations avec F-100 demeurent obscures. Certains policiers pensent qu'il n'opérerait qu'occasionnellement avec le Vietcong.

Nguyen Van Sam ne correspond nullement à l'idée qu'on se fait d'un chef terroriste. C'est un petit homme aux cheveux en brosse, au sourire désarmant. Ni idéaliste exalté, ni tueur pathologique, c'est un artisan, qui s'est appliqué à apprendre son métier et y apporte une conscience professionnelle. Il prépare la destruction d'un immeuble dans le même état d'esprit qu'un plombier appelé à déboucher une canalisation.

Né en 1932 chez des paysans de la

Il y a actuellement, autour de Saigon, une vingtaine de bataillons nord-vietnamiens puissamment armés. Des commandos tentent régulièrement de s'infiltrer à l'intérieur de la ville, pour y commettre des attentats.

Ce sont des unités spéciales de l'Armée sud-vietnamienne qui ont mission de les combattre.

On constate, depuis quelques mois, dans les rangs des gouvernementaux, une agressivité et un acharnement accrus.

En revanche, chez les Nord-Vietnamiens, il y a eu plusieurs exemples de reddition d'unités entières, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'en mai 1968.

En outre, un prisonnier a été fait par les Sud-Vietnamiens. Les photographes et cameramen occidentaux sont autorisés à le filmer.



province de Binh Duong, il garda jusqu'à 16 ans les buffles familiaux, sans jamais aller à l'école. Puis, un de ses oncles le recruta pour le Vietminh. Pendant la guerre contre les Français, il fut agent de liaison. Quand, en 1954, le pays fut coupé en deux, Sam gagna le Nord où il devint chauffeur de camion, puis professeur de conduite automobile. Enfin, en 1963, on l'envoya dans l'unité B, organisation d'entraînement de saboteurs et terroristes destinés au Vietnam-Sud. Sam fréquenta six mois l'école spéciale et très secrète de l'Unité, dans la province de Ha Dong, apprenant à fabriquer et manier les explosifs et ingurgitant le catéchisme communiste jusqu'à ce que la tête lui tourne.

Fin prêt, il fut expédié en 1964 au QG de F-100, dans la zone alors secrète de Cu Chi, aux environs de Saigon. Nanti d'une fausse carte d'identité, juché sur un scooter derrière un autre agent, il parcourut la capitale et apprit à en connaître chaque rue, chaque impasse. Le reste du temps, il faisait la navette entre Saigon et la zone secrète. Au QG de la jungle, Sam rencontra un terroriste de sexe féminin, petite personne boulotte dont il tomba amoureux. Un supérieur hiérarchique célébra leur mariage. Puis Sam retourna au travail. Ayant conquis ses galons avec l'affaire du restaurant My Canh, Sam mena dès lors une vie routinière, rencontrant ses hommes dans des cafés ou devant des postes de télévision en plein air. Seul, son adjoint Tam connaissait son domicile. L'objectif ayant été soigneusement choisi plusieurs jours à l'avance, on préparait plans et photos et on les envoyait pour approbation dans la zone secrète. Le feu vert donné, on étudiait l'opération sur une maquette, tandis qu'arrivaient les explosifs et les armes nécessaires. Puis, on passait à l'action. Bon organisateur, Sam avait investi des centaines de milliers de piastres vietcong dans un réseau de refuges, entretenait un parc de vieilles voitures, motos et bicyclettes destinées à servir de supports aux bombes, cachait des munitions dans toute la ville et dirigeait l'instruction des nouvelles recrues. Il



Il a fallu au capitaine Tan dix semaines d'interrogatoire pour obtenir de cette femme le récit de ses activités. Elle décline, à titre de profession : « tueuse d'Américains ».

Certains des terroristes les plus meurtriers sont des femmes.

Page de droite, en bas, l'une d'entre elles, surnommée « Mme Dragon ».

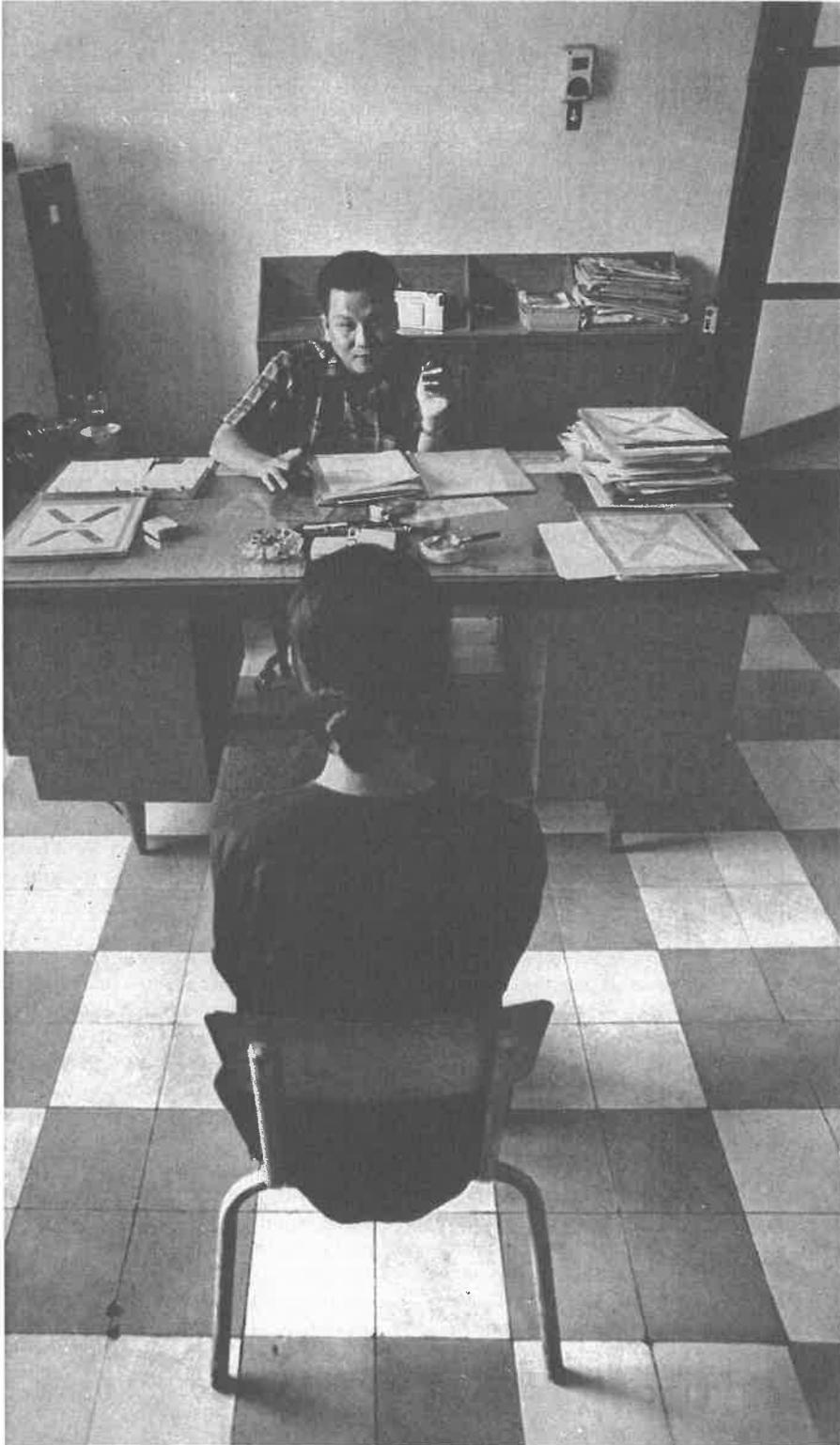
disposait d'un budget mensuel de 40 000 piastres. En avril 1967, il put amener sa femme et leur bébé dans l'un des refuges citadins, en leur procurant des pièces d'identité de réfugiés. Malgré cela, Sam n'était plus heureux.

Ses chefs lui demandaient une somme de travail inhumaine : 10 à 20 opérations par mois ! Il devenait de plus en plus difficile de remplacer les hommes, fréquemment capturés par la police, et il faut du temps pour former un « bon combattant ». Les bombardements de la zone secrète et les contrôles routiers accrus rendaient de plus en plus aléatoire l'entrée des explosifs dans Saigon. Une fois, Sam obtint trois grosses bombes qu'il enterra au bord d'un canal de la ville. Survint alors une famille qui tira son sampan juste à

l'emplacement des bombes et s'occupa à le réparer un mois durant. Sam ne décolerait pas.

Et puis Sam commençait à être fatigué de la guerre; fatigué de tuer. Il avait toujours su qu'il devait se battre et mourir un jour, et cela ne l'avait jamais troublé. Mais maintenant qu'il avait un petit garçon, il ne pouvait plus supporter l'idée de mourir avant de le voir grandir. Cependant, le « travail » ne pouvait attendre.

En juin 1967, avec son adjoint Tam, il prépara la plus grande opération qu'il ait encore envisagée : l'attaque du JUSPAO, le grand bureau des Affaires publiques américaines, au cœur de Saigon. On utiliserait trois énormes mines DH-10, dont deux exploseraient à midi, au moment où les Américains se



groupent pour aller déjeuner. La troisième, sept minutes plus tard, cueillerait les sauveteurs et la police. Sam était sûr de tuer au moins 100 personnes!

Cependant, dans un bureau du QG de la police, un homme aux yeux perçants attendait Sam à sa première erreur. C'était **Pham Quant Tan**, chef de la Branche spéciale de Saigon.

Le capitaine Tan est une intelligence de premier ordre, un spécialiste de la guerre psychologique, qui dévore les ouvrages de criminologie et les cigarettes grand format, un noctambule qui se trouve au mieux de sa forme vers 3 ou 4 heures du matin. C'est alors qu'il rôde par la ville, rencontre ses agents et informateurs, et interroge inlassablement les suspects. Avec la patience du chat faisant le guet devant un trou de souris, il suit son idée dominante : capturer les terroristes. Au jeu d'échecs asiatique appelé Co Tuong, il est champion du coup qui emporte les deux puissantes pièces de « canon », manœuvre qu'il appelle en français « la double morte ». Un homme vraiment coriace.

Les policiers vietnamiens ont quelque peu la réputation de gens entre les mains desquels mieux vaut ne pas



tomber. Mais le capitaine Tan, quant à lui, préfère la psychologie à la torture. Il interroge les prisonniers, si nécessaire, pendant des semaines, parfois des mois. — « Il faut les presser comme un citron, déclare-t-il, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte de jus ».

Sa technique est très au point. Il sait tenir le suspect en haleine, le questionner brutalement pour l'ignorer ensuite pendant une demi-heure, passer d'un état de rage écumante à une tranquillité débonnaire. En général d'ailleurs, il est paternel, rassurant, et témoigne beaucoup d'intérêt pour ses prisonniers qui, au sortir de leur triste geôle, en ressentent un soulagement compréhensible.

— « Vous n'avez pas très bonne mine », remarque-t-il, et de produire une boîte de pastilles vitaminées. « Prenez-en une tous les jours, ça ira bien mieux ».

Puis ses questions, en un style fleuri, flânent çà et là, sans objet apparent. Soudain, la trappe s'ouvre et l'on est précipité au cœur du sujet.

Lorsque Tam, l'adjoint de l'Unité 69, tomba entre les mains de la police grâce à un informateur, il portait sur lui cinq bracelets-montres prêts à servir de détonateurs. En dépit de cette évidence, Tam refusa toute la nuit de répondre aux policiers d'un commissariat périphérique. Le lendemain matin, amené dans le bureau du capitaine Tan, il refusa encore de parler ou de s'asseoir. L'officier le considéra attentivement, ordonna pour lui l'isolement absolu, et annonça au terroriste que l'interrogatoire commencerait à 9 h le soir même. A la tombée de la nuit, les policiers offrirent à Tam un dîner, du café et des cigarettes, puis le ramenèrent dans le bureau où, à nouveau, il refusa de s'asseoir.

Le capitaine Tan sourit et tira de sa poche sa propre carte d'identité militaire :

— « Je vous la montre, fit-il aimablement, pour que vous sachiez que je ne suis pas un véritable policier. Jusqu'à une date récente, j'étais capitaine d'infanterie. Nous sommes donc tous deux des soldats et c'est en soldats que nous parlerons si vous le permettez ».

Il posa alors diverses questions concernant la vie personnelle de Tam, sur le ton de la conversation. Tam finit par y répondre. Vingt minutes après, il s'assit. L'interrogatoire dura deux jours, jusqu'à ce que le capitaine eût trouvé le point faible de l'adversaire. Il le fit alors amener une fois de plus et lui déclara brusquement : — « Vous êtes du genre sentimental, et je sais très bien ce que vous voulez. Vous voulez mourir en héros, en martyr qui n'a pas parlé ni dénoncé ses amis. Mais je ne suis pas assez idiot pour vous donner cette satisfaction. Si vous ne vous décidez pas à parler, je vous emmènerai ce soir non loin de chez vous avec votre scooter et un camion. Le camion écrasera le scooter et votre tête, et demain, à mon instigation, les journaux diront que vous avez été tué par un chauffard ivre. Pour vos amis, vous ne serez jamais un martyr mais seulement un type écrasé dans la rue, comme un chien ».

Alors, Tam parla. Il reconnut qu'il était l'adjoint de l'unité d'action spéciale 69, révéla que son chef était un certain Sam qui habitait rue Bay Coc, et livra aux policiers toutes les caches d'armes. A son tour, le capitaine Tan plaça ce qu'il appelle « le piège à rat ». Il installa cinq agents en civil autour de la maison de la rue Bay Coc et s'assit tranquillement en attendant la suite.

Cependant Sam, n'ayant pas vu son adjoint au rendez-vous prévu, comprit que quelque chose n'allait pas. Pour comble de malheur, sa femme venait de faire une fausse couche et se trouvait à l'hôpital. Sam était bouleversé. Certes, Tam était un bon camarade, mais il connaissait son domicile et s'il était arrêté...

Cette nuit-là, Sam dormit dans un de ses refuges. Le lendemain soir, toujours sans nouvelles de son second, il se rendit chez un commerçant, Minh, qui gardait chez lui des explosifs. Rencontrant à sa porte la femme de Minh, qui ignorait les activités de son mari, il feignit de venir pour affaires. La femme, épouvantée, lui raconta que des hommes avaient amené chez eux un certain Tam,

qui leur avait montré une cachette où se trouvaient des bombes. On avait emmené les bombes et Minh avec.

Donc, Tam avait bien été arrêté et, de plus, avait parlé. Sam, installé cette nuit-là chez un autre agent nommé Dong, ne put fermer l'œil et, dès le matin, envoya un message à la zone secrète. Puis, il fit sortir sa femme de l'hôpital et l'y expédia aussi. Lui devait rester en ville pour essayer de savoir combien de ses hommes avaient été arrêtés et de cachettes d'armes découvertes. Mme Sam, accoutumée de longue date à ce genre de vie, obtempéra sans faire d'objection, et Sam retourna chez Dong. Peu après, il entendit du bruit dans la rue et vit Tam qui faisait semblant de chercher la maison pour gagner du temps. Sam réussit à se glisser par une porte de derrière et s'enfuit.

Après deux jours passés chez sa sœur, dans la région de Long An, Sam estima qu'il devait revenir une dernière fois à Saïgon pour essayer de récupérer les armes cachées dans sa maison. Peut-être Tam n'en avait-il pas donné l'adresse ? C'est ainsi que le jour même qui avait été prévu pour l'attaque du JUSPAO, Sam arriva dans la rue Bay Coc, observant soigneusement les alentours. Il ne vit que quelques cyclistes, deux joueurs d'échecs sur le trottoir, et l'habituel troupeau d'enfants. Alors, il entra chez lui...

Ce soir-là, le capitaine Tan savourait le régal, fort rare pour lui, d'un dîner à la maison. Le téléphone sonna. Un peu plus tard, le capitaine arrivait à son bureau, en même temps que Sam. Il fit enlever le bandeau du prisonnier qui se mit à cligner des yeux dans la lumière puis, soudain, à hurler : « Pourquoi m'avez-vous amené ici ? Je ne vous dirai jamais rien. Vous pouvez me tuer. Je veux mourir ! Le FNL vous aura ! Je veux mourir ! ».

Le capitaine Tan sourit. Voilà comme il les aimait. Les calmes, les silencieux du genre de Tam étaient difficiles à manœuvrer. Mais celui-ci, qui criait qu'il voulait mourir, celui-ci serait facile à avoir.